L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS DIMANCHE MATIN, 16 DECEMBRE 1894. 68me Année.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux: 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 16 DECEMBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

LE PUGILISME.

C'est avec une profonde tristesse que nous avons à annoncer la mort d'Andy Bowen, mortellement frappé, avant-hier soir, dans la salle de l'Auditorium, par un adversaire supérieur en force ou en adresse,—peu importe,—et en présence d'une nombreuse assemblée, accourue pour assister à cette trop émouvante scène de pugilat.

Loin de nous de traiter le vainqueur "Kid" Lavigne comme un vulgaire assassin. La lutte avait été, de part et d'autre, loyalement engagée; et tout s'y est passé conformément aux règles les plus strictes du Code du Sport. Le résultat n'en est pas moins très malheureux,—nous oserons ajouter, très humiliant pour une population comme la nôtre, qui a trop longtemps toléré ce genre de spectacle. Beaucoup d'entre nous même l'ont trop encouragé, trop honoré, trop brillamment récompensé.

Certes, les exercices physiques ne doivent être ni dédaignés ni négligés; ils font partie de toute bonne éducation, ils fortifient les membres, ils entretiennent la santé du corps qui amène souvent la santé de l'esprit: *mens sana in corpore sano*, comme à dit le sage; mais ne trouvons-nous pas dans la gymnastique, telle qu'elle est entendue, enseignée et pratiquée dans les temps modernes, une foule de ressources dont les anciens ne savaient pas profiter? Avons-nous besoin, après dix-huit cents ans de christianisme et de progrès humanitaires, de recourir aux procédés grossiers—disons le mot vrai—barbares, employés par les Grecs et les Romains de l'antiquité païenne, si civilisés qu'ils fussent ou prétendaient l'être à leur époque? Notre jeunesse n'a-t-elle pas à sa disposition une foule d'exercices à la fois nobles et élégants, aussi propres à fortifier les membres ou à exercer l'intelligence?

Abandonnons donc, s'il est possible, ces tristes distractions de pugilisme; elles ne sont plus dignes de notre époque et de notre degré de civilisation. La Démocratie ne consiste pas à baisser tout ce qu'il y a d'élevé et de noble dans l'art comme dans les relations sociales, mais à relever et à oublier tout ce qu'il y avait de vulgaire et de grossier dans notre pauvre humanité.

Mouvement en retour de l'immigration.

Il se produit, en ce moment, aux Etats-Unis, au Sud comme au Nord, plus encore au Nord et à l'Ouest qu'au Sud, un phénomène étrange, tout à fait imprévu, qui déroute tous les calculs, contredit toutes les idées reçues, remet en question un grave problème que l'on croyait résolu, fait naître dans les esprits une foule d'inquiétudes et semble préparer au Nouveau Monde comme à l'Ancien, un avenir gros de tempêtes.

Jusqu'ici, les émigrations avaient suivi le mouvement du soleil: elles allaient de l'Est à l'Ouest, d'Europe en Amérique. Le trop-plein était de l'autre côté de l'Atlantique. Les populations affluaient de ce côté ci, où elles trouvaient de vastes espaces à occuper, d'immenses ressources à exploiter, un champ sans bornes pour y exercer leur activité.

Il paraît qu'aujourd'hui le mouvement se produit, au moins pour la moitié, en sens contraire. Si nous en croyons les statistiques, il rentrerait en Europe presqu'autant d'émigrants qu'il n'en était sorti. Le fait est d'autant plus étonnant pour nous autres, Louisianais par exemple, que nous n'épargnons au cun effort pour attirer à nous les étrangers.

Il y a là une anomalie dont il serait bon de chercher l'explication. A-t-on réellement appelé à soi l'espèce d'émigrants dont on avait besoin? Leur a-t-on procuré les moyens d'existence qu'on leur avait promis ou que des agents peu honnêtes leur avaient promis, au nom des populations qu'ils exploitaient. N'a-t-on pas trop délaissé la question agricole, pour faire briller aux yeux qu'il était facile d'éblouir, les gros bénéfices que devaient, disait-on, procurer l'industrie et la manufacture?

Autant de questions qu'il est important d'étudier et de résoudre le plus tôt possible, pour le bien-être de tous, dans l'ancien comme dans le nouveau monde.

Association des Artistes de la Nouvelle-Orléans.

NEUVIÈME EXPOSITION.

Commençons par féliciter cette excellente Association de l'emplacement qu'elle a choisi, cette fois, pour faire son exposition; elle a eu la très heureuse idée de l'établir au beau milieu de la rue du Canal, entre les rues Carondelet et Baronne, dans une belle construite spécialement pour une institution publique, et où la lumière, en partie du moins, vient directement du ciel.

Les toiles exposées y gagnent énormément. Plus de fausses jours comme aux expositions précédentes de la rue du Camp et de la rue St-Charles. Cette fois-ci, on peut voir et, par conséquent, juger, autant, toutefois, que l'on peut se permettre de porter à première vue un jugement sur des œuvres qu'il est si difficile d'apprécier au premier coup d'œil, et dans un art qui compte infiniment d'amateurs mais bien peu de connaisseurs.

Nous avons trouvé là, comme toujours, l'aimable Mme A. Forstall, à la fois exposantrice et exécutrice de ces exhibitions.

Ce qui vous étonne en parcourant le catalogue de cette année, c'est le nombre de Dames et de Demoiselles qui ont exposé; elles y sont en majorité. Sur 140 toiles 70 au moins portent des signatures de femmes.

Ici, dans la peinture, comme dans la sculpture, comme dans la musique, comme dans le chant, comme dans tout le domaine de l'art en général, l'homme cède le pas à la femme.

C'est, parit-il, une loi dans le nouveau monde. Nous autres, du sexe laid, nous sommes obligés de la reconnaître et de nous y soumettre. Nous la reconnaissons et nous nous y soumettons.

Ceci dit, cherchons à prendre notre revanche, s'il est possible. Nous avons, en effet, quelques toiles à revendiquer à notre crédit.

Nous avons, par exemple, remarqué une fort belle tête de vieillard à barbe de fleuve. Cela porte le No 79 et l'honneur en revient à M. Poretti, à qui nous savoyons nos sincères compliments.

En parcourant la longue liste d'exposants, nos yeux se sont arrêtés inopinément sur un nom des ces bien connu, mais que nous ne nous attendions pas à trouver là, celui de M. Geo. Dessommes. Nous n'igorions pas qu'il savait manier artistement la plume, frapper un vers, aligner deux rimes, colorer une idée par une image, la poétiser si l'on veut; mais nous ignorions qu'il sût aussi bien, sinon mieux, manier la brosse.

Nous invitons les amateurs à s'arrêter sur les numéros 29 et 36, croyons-nous, du catalogue: "The Beach in Pascagoula et "A Road in Mandeville."

Cela ne ressemble à presque rien de ce que l'on fait ici; cela est d'un coloris parfait; c'est complet de sentiment, de compréhension et d'expression. Nous citons ces deux toiles particulièrement, parce que l'on a eu le bon esprit de les placer l'une près de l'autre et que toutes deux ensemble donnent une idée assez exacte du talent et du savoir-faire de l'auteur.

Nous reviendrons plus tard sur cette exposition qui mérite que l'on s'occupe d'elle.

Retour d'Europe.— Les amis de M. Adolphe Le Mercier Du Quesnay seront heureux de le savoir de retour à la Nouvelle-Orléans, depuis un jour ou deux, après une absence de près de six mois.

M. Du Quesnay a fait un voyage des plus intéressants, combinant l'utile et l'agréable. Avant de se rendre à Paris où il a passé quatre mois, il a parcouru la Normandie, visitant Fécamp, Honfleur, Dieppe et bien d'autres villes dont il n'a't conservé un souvenir de jeunesse. A Paris, il a retrouvé des amis et des connaissances en grand nombre; et on n'est pas sans une émotion bien douce qu'il a vu s'ouvrir devant lui des salons où jadis il s'était mêlé à un monde distingué de littérateurs et d'artistes.

M. Du Quesnay, à ce voyage, a fait également de précieuses connaissances, celle entr'autres d'un professeur célèbre du Conservatoire, M. Delaborde, de qui il a exprimé le désir de prendre quelques leçons. Quand il s'est mis au piano et s'est fait entendre de M. Delaborde, celui ci lui a dit qu'il n'avait nullement besoin de leçons, et qu'il se contenterait de lui donner des conseils.

M. DuQuesnay est élève d'Alcan et de Marmontel; il a revu ce dernier, un peu courbé sous le poids des ans, mais toujours l'homme aimable, bon, qu'il connut au temps de sa jeunesse.

Delapeyron, Maillet, Monterroz, Camau-Lavy, Planté, Hébert, D'Ajeuis, tous hommes marquants a été heureux des visites qu'il leur ont faites et lui ont témoigné un sympathique intérêt.

Son dernier livre "Essais littéraires et dramatiques" est entre les mains d'un critique éminent qui lui a promis de lui en faire tenir une appréciation.

La première édition de cette œuvre dont nous avons, ici même, parlé l'an dernier, est à peu près épuisée; et son éditeur lui a donné à comprendre qu'il en publierait une seconde.

Un journal aurait voulu s'assurer la collaboration de M. Du Quesnay, mais il a préféré revenir à la Nouvelle-Orléans où le rappelaient des affections chères, parents, et amis.

Paris est le milieu où il devrait vivre à aurément; il, son tempérament éminemment artistique trouverait mieux l'occasion de s'affirmer; mais quand on a bu l'eau du Mississipi, il est difficile de n'en plus revenir boire. Un coin de bois pour une nature rêveuse, poétique, comme la sienne, a aussi son charme, si Paris a ses séductions.

Une visite.—Nous avons reçu hier, la visite de notre distingué compatriote, M. Alfred Eustis, arrivé le matin, de la Caroline du Sud, où il vient de passer quelques jours chez sa mère.

M. Eustis vient de retour en Amérique que depuis un mois ou deux; il était à Paris au sein de sa famille depuis le commencement de l'année.

Sachant ses grandes relations aux Etats-Unis, et ses précieuses connaissances en toutes matières, une grande maison de Paris, la maison Geneste, Herscher & Cie, lui a confié ses intérêts ici. Ces messieurs veulent faire connaître dans l'Amérique du Nord des appareils du génie sanitaire pour la ventilation, le chauffage, la désinfection et l'assainissement des villes et des lieux publics, appareils de leur invention et de leur fabrication.

M. Eustis nous a fait voir plusieurs modèles d'étuves à désinfecter par la vapeur sous pression. Les explications qu'il en donne sont fort intéressantes et très instructives.

La très aimable visite que M. Eustis a bien voulu nous faire nous a valu un moment des plus agréables. C'est un des plus fidèles amis que l'*Abeille* se flatte de posséder. Jamais il ne vient à la Nouvelle-Orléans sans s'empresser de lui présenter ses hommages.

"Orphelinat Français N. Girod."

L'*Abeille* annonçait le mois dernier qu'une souscription était ouverte au Consulat de France dans le but de réunir la somme nécessaire à la réparation de la bâtisse "N. Girod" où doit être installé à bref délai, l'Orphelinat français de la Nouvelle-Orléans.

Nous publions, ci-après, la première liste de souscription.

G. B. d'Anglade, Consul de France	$ 95 00
Société des Enfants de la France	100 00
Dr Tonatre	45 00
J. M. Vergnole	50 00
J. Dubos	50 00
Jules Audrieu	10 00
F. Jaubert	25 00
J. B. Lavigne	10 00
L. N. Brunswick	25 00
H. & B. Beer	25 00
A. Beaudéan	10 00
E. Allgeyer	50 00
A. Lyonnet	25 00
Léon F. Haubtmann	25 00
J. Spor	25 00
D. Mercier's Sons	25 00
Sa Grandeur l'Archevêque Janssens	25 00
P. A. Sahuqué	10 00
W. G. Vaughn	10 00
J. E. Mestlin	25 00
Lamar C. Quintero	10 00
Quelqu'un	10 00
M. Maisan	25 00
Henri St-Pastout	25 00
A. J. Dreyfous	10 00
Geo. Lefebvre	25 00
D. A. Chaffraix	50 00
V. Pédelahore	25 00
A. Brun & Co. (Cal. J. M. Vergnole, agent)	25 00
Ant. Castel	10 00
Henri Bier	50 00
St Fornaris	25 00
J. B. Camors	25 00
A. S. Leclerc	10 00
L'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans	10 00
	$1,000 00

C'est un magnifique résultat qui fait bien augurer de l'avenir.

Au mois de mai prochain la Société de l'Orphelinat donnera à l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc, une fête superbe. Toutes les mesures seront prises pour qu'elle dépasse ce qui a été précédemment fait à la Nouvelle Orléans dans ce genre.

La Colonie française aura l'occasion une fois de plus de s'affirmer et de prouver que la population entière de cette ville vient toujours à son aide, lorsqu'il y a en jeu une question de patriotisme et de charité.

La liste de souscription pour la réparation de la bâtisse N. Girod reste ouverte au Consulat de France.

Nous ne doutons pas que l'exemple donné ne soit suivi, et que tous français, descendants de français et amis de la France, ne tiennent à honneur d'y ajouter leur nom.

BOURREAU PROPRIÉTAIRE

On se souvient peut-être des difficultés que Deibler éprouve, à la suite de l'exécution de Vaillant et d'Emile Henry, à trouver un propriétaire qui consentit à le loger. Enfin, il finit par pouvoir s'installer à Billancourt, dans une petite villa.

Ce coin de la banlieue parisienne lui a plu, paraît-il, car il vient d'acquérir, rue de Billancourt, une jolie propriété avec un jardin assez grand.

Le prix en est de 22,000 fr. Ce'a prouve que le métier de bourreau permet de réaliser quelques économies.

L'AMÉRICAINE.

Monsieur l'Editeur,

Notre ami le *Picayune*, qui n'est pourtant pas un maladroit—tant s'en faut—posait cependant, ces jours dernierre, une question qui pourrait bien l'être, à moins qu'elle n'ait été habilement posée pour l'honneur des dames américaines, au détriment toutefois des Américains eux-mêmes.

Car le *Picayune* disait:

"Les femmes américaines préfèrent elles des étrangers pour maris?"

En effet, comme les femmes américaines ne craignent pas de prendre des étrangers pour maris, quand ces étrangers, bien entendu, sont convenables, polis, bien élevés, civilisés, pas laids, fleurant bon, riches quelquefois et nobles à l'occasion,—car la richesse et les titres nobiliaires, malgré les empires croulants, les royautés mortes ou mourantes, et les démocraties qui montent, ne font jamais mal dans le paysage social—on est presque tenté, à première vue tout au moins, de croire qu'elles préfèrent pour maris les étrangers aux natifs ou autochthones; et si cela était véritablement, sans doute permis et de par toute évidence, il faudrait s'en étonner un peu, se sentir légèrement humilié dans son caractère d'Américain, et demander pourquoi.

Oui, pourquoi cette préférence pour des étrangers ou des gens d'ailleurs, pour des Anglais souvent blonds, des Allemands parfois roux, des Français généralement châtains, des Castillans qui sont hidalgos, des Italiens qui chantent bien, des Grecs qui ne sont plus du temps d'Alcibiade, et même des Russes qu'il ne faut pas confondre avec les Cosaques du Don?

Ces étrangers, des voisins, du reste—car la vapeur et l'électricité ont singulièrement amoindri et rapetissé notre globe—seraient ils plus remarquablement beaux et gracieux que les Américains? Car la femme n'est insensible ni à la beauté ni à la grâce, étant elle-même la personnification de la grâce et de la beauté. Après elle, comme après un chef-d'œuvre, Dieu n'a rien créé.

Ou bien, outre ces dons de nature, qui ne sont pas exclusivement européens, ces étrangers et ces gens d'ailleurs posséderaient-ils des qualités d'esprit, de cœur, de sentiment et de civilisation que ne possèdent pas les Américains ou que les Américains possèdent à un degré inférieur ou moindre? Et ces diables d'étrangers, plus généreux, plus glorieux, plus complaisants, plus soumis, plus fidèles, plus vertueux et meilleurs que les autochthones, seraient-ils des maris de premier ordre, en tous points excellents, c'est-à-dire, modèles ou parfaits quand les Américaines, aux, malgré leurs qualités incontestables, ne sont que des maris de second ordre ou du second choix, ne traitent point la femme comme une divinité, ainsi qu'elle doit être traitée dans ce monde et dans l'autre?

Mais il n'y a pas, que nous sachions, de pays au monde, à n'importe quelle latitude, où la femme soit mieux traitée, plus considérée et plus honorée qu'aux Etats-Unis, où la femme est véritablement reine. Qui donc, dans ce grand pays si merveilleux dans ses développements, ne s'agenouille pas respectueusement devant elle, presque avec un culte de dulie ou d'idolatrie? Ses caprices, quand elle se permet d'en avoir, sont des ordres ou des lois, et les hommes, aux Etats-Unis, ont une si haute opinion de sa raison, de son jugement et de sa puissance, comme aussi de son patriotisme, que l'Amérique est en train, dans son courageux et généreux libéralisme, de baptiser politiquement l'Américaine dans les eaux vives du suffrage universel, quand la vieille Europe, qui marche à pas lents, qui s'époumonne qu'on dirait droit, qui regarde plutôt derrière elle que devant elle, tient encore la femme à la chaîne des préjugés absurdes ou des libertés restreintes, comme une compagne inférieure ou comme une pauvre *famula* indigne de l'émancipation et de la vie publique et rayonnante.

La femme américaine, en voulant s'européaniser par le mariage, en manifestant une certaine préférence pour l'étranger d'Angleterre, d'Allemagne ou d'ailleurs, fût-il lord ou fût-il comte, ne ferait pas absolument preuve de goût et se montrerait certainement injuste envers son dévoué compatriote et son serviteur constant. On pourrait même, à ce propos, si le cas était vrai, si l'infatuation était positive, se servir du gros mot d'ingratitude. Mais l'Américaine, bien que curieuse de voir l'Europe, car toute femme est naturellement curieuse, ainsi que l'homme lui-même, ne fait aucunement les yeux doux à l'Europe et aux Européens. Quelques mariages entre la haute finance et la noblesse dédorée ou désargentée ne prouvent pas que les citoyens des Etats-Unis, demain, seront obligés d'aller chercher des femmes en Circassie.

Mais notre vieil ami le *Picayune* est un malin.

Il devait certainement s'attendre à la réponse de *Britisher*, un étranger et un Anglais.

Car ce monsieur Britisher, de Londres peut être, mais assurément un homme bien élevé, lettré, de bonne foi et parlant fort bien sa langue, est d'une galanterie extrême à l'endroit de la femme américaine. On ne peut pas être plus gracieux que lui, mieux que lui tourner une phrase et un compliment, faire un plus joli madrigal en non temps de peu de poésie pourtant.

En effet, ce M. Britisher, trouvant que la question est peut-être mal posée par le *Picayune*, pense qu'il vaudrait mieux la poser ainsi:

"Pourquoi tant d'étrangers épousent-ils des Américaines?"

Car si la jeune fille, américaine ou autre, accepte un mari, ce n'est pas précisément elle qui va le chercher, et le temps n'est pas encore venu où la femme demandera l'homme en mariage. Il est même probable, malgré tous les progrès de la civilisation, qu'il ne viendra jamais. On peut désirer sans doute, mais non demander. Accepter suffit.

Mais, dit notre galant Anglais, il n'est pas nécessaire de faire de longues recherches et de se creuser péniblement le cerveau pour comprendre pourquoi tant d'étrangers épousent des Américaines. La réponse est bien simple, tout-à fait simple. "C'est que les filles américaines, en règle générale, sont plus belles, ont plus d'intelligence et de goût, s'habillent mieux, parlent plus élégamment, possèdent plus de savoir et de littérature, ont plus de société et de sociabilité, plus d'attraction, pour ne pas dire de fascination et de charmes, que leurs sœurs d'Europe. La jeune fille américaine est vraiment supérieure aux autres. Les jeunes étrangers qui viennent dans ce pays ne peuvent lui résister. Il se peut bien que la valeur des hommes d'Europe conquière le cœur de quelques jeunes filles américaines, mais rien n'est étonnant et merveilleux dans la conquête des hommes eux-mêmes. Peuvent-ils se défendre?

Quant aux causes de la supériorité de la jeune fille américaine, la voici: Son éducation est plus libérale et plus générale. Sa vie de famille est moins renfermée. Dès son enfance, elle se familiarise avec la société, avec les sentiments et les intérêts qui l'environnent et la touchent. Aussi, quand elle entre dans le monde, elle est déjà prête à prendre sa place dans la société, à sympathiser avec les idées et les progrès du temps, à être, pour l'étranger qui la voit pour la première fois, une délicieuse surprise.

Est-il donc étonnant que cet étranger soit fasciné?"

Bien dit, vraiment, bien dit, et vrai.

Car si le compliment est parfaitement tourné, s'il est sort comme un parfum d'encens exquis, et s'il est à supposer que Britisher n'a rien du vieillard sans dents, morose et laid, qui ne sait plus voir, plus admirer et plus aimer, il faut également dire qu'il est d'une vérité irréprochable et d'une exactitude parfaite.

Seulement, à ce compte, de par le comparaison faite par l'admirateur anglais, que deviennent les blondes anglaises de l'île aux carnations merveilleuses et aux blancheurs de cygne? Faut-il donc ne plus les aimer, même quand on est Anglais, ou ne leur dresser que des autels de second ordre, comme à des divinités secondaires, de poésie désormais incertaine ou douteuse, et qui s'effacent tout tristement et mélancoliquement devant la rayonnante beauté et la splendide magnificence de l'Américaine.

Quant à la Parisienne, un peu coquette, plus gracieuse que belle, un peu sceptique à l'endroit du sentiment, mais spirituelle, bien cambrée, bien tournée, bien vivante, charmante peut-être, laissons-la sourire avec toute la malice de sa lèvre fine, un peu moqueuse et toute française.

Cela n'est point jalouse.

J. GENTIL.

TROUSSEAU DE TSARINE.

Un journal étranger a donné les indications suivantes sur le trousseau de la princesse Alice de Hesse, aujourd'hui impératrice de Russie:

"C'est à Paris qu'on a arrangé le trousseau. Dans le premier magasin de modes de Paris on a travaillé pendant six mois, avec une activité fébrile, à des tissus et dentelles de la plus haute valeur commerciale et artistique pour la fiancée de Nicholas II.

"Une quantité énorme de pierres précieuses, de perles et dentelles très rares sont arrivées de Russie à Paris.

"Il a été difficile de concilier le goût pour la simplicité de la princesse allemande avec les idées de luxe et de magnificence prédominantes à la cour de Russie.

"La grande-duchesse Elisabeth, qui s'est occupée des principales commandes, a proposé d'employer en général dans les dentelles, plus d'argent que d'or et dans les fermoirs plus de brillants que de pierres précieuses en couleur.

"La Tsarine, de son côté, pour faire noter les relations de parenté, a ordonné trois toilettes identiques une pour elle et les autres pour les deux sœurs de la princesse Alice.

"La toilette de l'épouse d'une étoffe très précieuse, disparaît presque complètement sous un nuage de dentelles d'un effet magnifique; des guirlandes de myrtes sont tissées dans le voile, selon la mode moscovite.

"Le matériel pour les toilet et de chambre a été fourni par la grand'mère de la princesse Alice, la reine Victoria d'Angleterre. Dans sa collection de châles indiens elle a choisi six exemplaires authentiques parmi les plus beaux et les a expédiés à Paris, où les ciseaux, sans pitié, les ont taillés pour les *négligés* de l'illustre épouse.

"Les morceaux qui restent ont une valeur si énorme qu'ils ont été recueillis et assemblés avec soin.

"Ces habits sont privés d'ornements, excepté un cordon de perles qui enlace la taille.

"Le linge de la princesse a aussi été confectionné en grande partie à Paris. On y admire de précieuses dentelles, vraies reliques de valeur, presque toutes faites de la main propre de la défunte mère de l'épouse, la grande-duchesse Alice de Hesse.

"Tout était prêt quand le télégraphe a donné l'ordre de faire en hâte une douzaine de vêtements de deuil.

"Quant aux chaussures, l'art du cordonnier a donné aussi sa dernière parole. On ne peut imaginer rien de plus gracieux et élégant. Il y a des chaussures spéciales, pour chaque toilette, toutes ornée de cocardes où scintillent des brillants de valeur."

UNE CURIEUSE TROUVAILLE.

Voici une curieuse trouvaille faite dans un vieux livre oublié. En 1653, à Rotterdam,—il y a donc deux cent quarante et un ans,—un inventeur offre aux Etats de Hollande de construire pour leurs hautes puissances, si elles veulent en couvrir la dépense, un navire dont il donne le dessin "qui, dans un jour, pourrait aller de Rotterdam à Londres et revenir